

An aerial photograph of a dense, lush green forest. The canopy is thick and vibrant green, with some brown leaves scattered throughout. In the center of the image, a single tree stands out, its branches bare and light-colored, contrasting sharply with the surrounding greenery. The text is overlaid on the image in white, serif font.

ÉLOGE DE JOUANACAËRA  
Jean-Pierre Fiard

FONDATION CLÉMENT



Ce catalogue est publié par  
la Fondation Clément à l'occasion  
de l'exposition *Éloge de Jouanacaëra*  
de Jean-Pierre Fiard du 14 octobre  
au 6 décembre 2022

Couverture : *Hymenaea courbaril*  
Crédits photographiques : J-P Fiard

Graphisme/Scénographie : Yvana'Arts  
Impression : Caraïb Édiprint  
ISBN : 978-2-919649-61-7

Peinture : Serge Pain  
Accrochage : Jean-Pierre Marine  
Menuiserie : CAA  
Éclairage : Association la Servante  
Signalétique : Colibri Graphic



# ÉLOGE DE JOUANACAËRA

## Jean-Pierre Fiard

*Évocation de la nature martiniquaise originelle précolombienne et de son incomparable splendeur, à partir des aires relictuelles les plus proches de leur intégralité et de leur biodiversité première.*

Les photographies de Jean-Pierre Fiard sont le résultat de cinquante années de cheminement et d'exploration à travers les paysages et les espaces naturels les plus intacts de la Martinique actuelle. Pour beaucoup d'entre-eux, ce sont les derniers vestiges de la forêt primitive ancienne au sein desquels s'exprime encore la puissance végétale et la splendeur inégalée de la Jouanacaëra originelle, l'île aux iguanes des amérindiens précolombiens.

Pour présenter ces multiples images de la terre martiniquaise originelle, il fallait trouver un ordre logique et naturel. Quoi de plus logique que de refaire, en images, l'itinéraire probable de la découverte progressive de Jouanacaëra par ses premiers habitants amérindiens, à partir de leur région initiale d'installation dans le nord-est de l'île.

À travers ces nombreuses perspectives paysagères souvent inconnues ou méconnues, mais aussi à travers ces innombrables et admirables formes de vie inventées par l'inépuisable créativité de la nature tropicale, et souvent propres à Jouanacaëra elle-même (espèces endémiques), c'est l'essence immémoriale et singulière de cette île que nous avons essayé de capter, essence dont nombre d'aspects vibrent et résonnent encore dans l'âme de ses habitants actuels.



# LA TRAVER- SÉE

## TRAVERSÉE, ARCHIPELS

Lorsque, vers 350 avant notre ère, quelques groupes d'Amérindiens de culture céramique saladoïde et huécoïde, quittèrent le delta de l'Orénoque et la zone côtière caraïbe de la Colombie pour atteindre le centre des Petites Antilles, un nouvel horizon, un nouveau ciel, une nouvelle lumière, de nouvelles opportunités de vie s'ouvrirent devant eux. À l'espace intime et protecteur, mais clos, du « village » amazonien enfoui dans les trouées de la grande forêt équatoriale, succédait l'immensité du ciel et de la mer, soulignée par la silhouette bleutée et mystérieuse d'îles montagneuses lointaines, à peine distinctes de la ligne d'horizon.

Cédant sans doute à l'attraction de l'inconnu et à l'espoir de terres nouvelles, fertiles et peut-être encore vierges, quelques-uns de ces groupes lancèrent leurs pirogues à la découverte de ces mystérieux rivages. À la pénombre de la forêt équatoriale et des grands arbres succédait, autour des pirogues, l'intense vibration d'un espace immense étincelant de lumière et le reflet, multiplié à l'infini, de flots scintillants sous l'embrasement du soleil du milieu du jour. Parfois, un grain assombrissait le ciel et promenait lentement, au-dessus de la mer, ses rideaux de pluie traversés de quelques rayons persistants de lumière et de soleil. On croisait des îles élevées et des îlots aperçus au large. Puis, longeant les derniers rivages d'une terre proche, un après midi ou un soir, on vit s'avancer, comme une gigantesque muraille de pics, de ravins, de nuées et d'épaisses forêts s'étageant en cascade des cimes jusqu'au littoral, le visage sévère, impénétrable et potentiellement hostile du nord d'une île inconnue et inhabitée qui deviendra plus tard Jouanacaëra, l'île aux iguanes. On découvrit, à la base de la montagne la plus élevée du nord, une large rivière aux eaux abondantes qui semblait frayer son chemin à travers un arrière-pays formant, en cet endroit, une sorte de plateau doucement incliné vers l'océan et couvert d'une forêt quasi équatoriale, humide, puissante, semblable à celle dont ils venaient. Les ressources essentielles en eau, en bois, en poissons et en gibier semblaient assurées. Le site parut tout à fait favorable à une première installation durable.

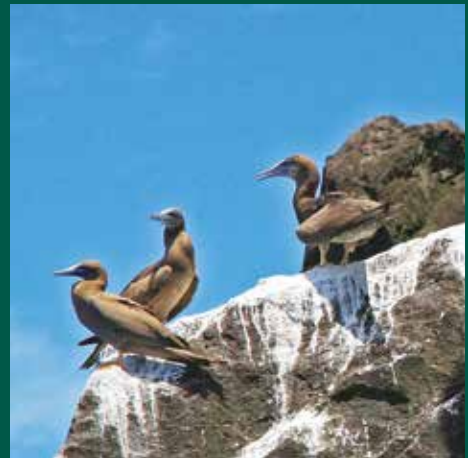






Morne Larcher - versant sud

Dans les vallées des deux plus grandes rivières, la grande forêt humide s'avancit pratiquement jusqu'à la mer. En amont, elle se perdait dans d'immenses grands bois sombres et sans nom, avant de s'effacer dans les brumes et les nuages permanents des montagnes. On avait rejoint le site initial de la rivière Capot où avait commencé l'aventure martiniquaise des Amérindiens de Jouanacaëra...



Fous bruns

# LE DÉ- COUVRE- MENT





## « DÉCOUVREMENT », AU FIL DES CAPS ET DES ANSES

Les premiers arrivants abordèrent une île qui n'avait probablement jamais été habitée par l'homme, ou alors de façon tout à fait temporaire. Jouanacaëra offrait donc depuis toujours ses plages désertes et ses montagnes inviolées à la seule contemplation du ciel, des nuages et des oiseaux. De toutes parts des grands bois élevés, puissants, épais et denses recouvraient les montagnes et les mornes de huit cents mètres d'altitude à l'extrême limite des flots. Aux abords des falaises, à l'entour des îlots et rochers, notamment à proximité des plus grands d'entre eux comme le rocher du Diamant, des nuages d'oiseaux marins, côtiers ou migrants du grand large, tournoyaient dans le ciel. Sur les plages tout un monde de petits échassiers parcourait les grèves en trottinant à la recherche de sa pitance, et la nuit venue, de nombreuses tortues marines sortaient des flots pour venir enfouir leurs œufs dans le sable. Dans les bois et les forêts de la terre ferme régnait une faune tout aussi abondante et omniprésente : grands aras, les uns bleus et rouges, les autres au corps entièrement couleur de feu ; perroquets du genre *Amazona* verts et à tête couleur d'ardoise, petites perruches grégaires au babil incessant, plus vertes (hormis quelques plumes rouges sur la tête) que les arbres les plus feuillus ; chauves-souris et rats volants envahissant le ciel aux dernières lueurs du crépuscule ; chouettes des terriers au chant nocturne pénétrant, plaintif et lugubre ; manitous, agoutis, rats-pilori presque aussi gros que ces derniers mais plus courts-sur-pattes, ramassés et trapus ; rats musqués plus petits, gris anthracite, à ventre blanc pur ; iguanes nombreux mais mimétiques, se fondant avec

les feuillages ; grenouilles géantes aux cris affreux et enrroués, aboyant presque comme des chiens, ou menues et émettant un joli son tintinnabulant, vif, cristallin et métallique ; serpents en grande quantité dont couleuvres de plusieurs espèces, fers-de-lance effrayants à large gueule triangulaire armée de crocs redoutables ; robustes boas constrictors à tête longue et plate et milieu du corps fort épais, parfois aussi gros que la cuisse d'un homme.

Au terme d'une première période, qui dura certainement assez longtemps, la curiosité et la nécessité de trouver de nouvelles ressources, incitèrent probablement les premiers arrivants à s'aventurer à la découverte des autres rivages, variés et contrastés, de cette île inconnue aux multiples aspects et paysages. On longea les côtes en multipliant vraisemblablement les campements provisoires, mettant pied à terre pour recueillir de l'eau, chercher des crabes et tourner quelque tortue, avant de choisir durablement les sites les plus appropriés et les mieux adaptés à l'établissement permanent de petites communautés humaines et de petits villages. On irradia donc sans doute plus ou moins simultanément vers le sud et vers le nord. Vers le sud, les conditions climatiques et géographiques paraissaient bonnes sur une assez grande distance, mais la mer était houleuse et difficile, et passée une certaine limite les conditions d'installation parurent rapidement moins favorables que celles que l'on connaissait déjà, par suite surtout de la rareté de rivières aux eaux abondantes et à débit régulier.

On explora donc en direction du nord et on contourna la montagne de feu vers l'ouest, croisant d'abord de hauts sommets couronnés





d'épaisses forêts et hérissés de pics et de précipices semblables à ceux qui dominaient les premiers villages du nord-est. Assez rapidement le climat et le paysage changeaient, devenant plus sec et plus lumineux. Lançant les pirogues plein sud, en suivant la côte occidentale, on longeait d'abord des caps et des falaises inondés de soleil, entrecoupés de vallées étroites, envahies dans leurs fonds d'exubérantes et puissantes forêts tropicales d'un vert intense et aux arbres parfois gigantesques. De belles rivières aux eaux abondantes, fraîches et claires, descendaient des plus hauts pitons et débouchaient sur de paisibles plages de sable gris. Certaines d'entre elles parurent hospitalières et posséder suffisamment d'espace plat et disponible en amont et du côté des mornes pour établir plusieurs nouveaux villages.

Le temps passant, on explorait de plus en plus loin. Au-delà des dernières vallées sous le vent le relief s'adoucissait et s'ouvrait sur ce qui paraissait une vaste plaine couverte de

grands arbres de très haute futaie surcimée, ça et là, par d'énormes fromagers, fréquents mais relativement dispersés. En avant-plan s'étendait sur plusieurs kilomètres une profonde et vaste baie entourée d'un imposant front de mangroves. À la lisière des flots et des mangles rouges s'activait une vie, alors surabondante, d'oiseaux marins de passage ou sédentaires : mouettes, frégates, pélicans, aigrettes, hérons, crabiers. Dans les embouchures des rivières dévalant des montagnes du nord, ou à l'abri dans les eaux calmes et basses des culs de sac, les lamantins, véritables chimères animales mi-homme mi-poisson, au sang chaud comme celui d'un bœuf, à tête de vache et aux longues mamelles pendantes en période d'allaitement, broutaient placidement les herbiers d'eau douce ou marine. Parfois, des vols de flamants roses des Antilles de passage, détachés sans doute des vastes colonies des îles du nord, traversaient le paysage avant de s'abattre sur les marécages et les plans d'eau déserts à l'arrière des grandes mangroves du sud de l'île, alors encore totalement inviolées.







L'îlet Chevalier

Progressant au-delà, on retrouvait dans les mornes du sud, une zone de paysages souvent fortement accidentés : mornes aux versants parfois abrupts ou aux pentes déclives, localement entrecoupés de petites falaises ou creusés de ravines étroites et courtes débouchant brusquement sur la mer ; volcans éteints et encore relativement jeunes, dressant au-dessus du littoral leurs sommets en pitons ; ou anciens et usés, affaissés en dômes ou en paisibles ondulations. Partout la forêt, puissante, omniprésente, régnant en maîtresse absolue sur le paysage, du sommet des crêtes jusqu'à l'arrière des anses.

Aussi haute et puissante que celle du nord sur les mornes les plus élevés, dans les vallées plus humides, en amont des embouchures, elle laissait cependant apparaître de subtiles différences. Le vert des massifs forestiers, en dehors des mois de très forte pluviosité, était moins foncé, moins franc et moins profond, un vert un peu mat qui pouvait devenir cuivré ou doré durant les mois les plus secs. Les feuillages,

quelques espèces mises à part, étaient généralement plus menus, surtout dans les petits arbres de sous-étage. La couleur générale des canopées se révélait moins uniforme, certains houppiers apparaissant d'un vert presque noir à force de saturation (bois d'Inde, courbarils, ciroyers) et tranchaient fortement sur le vert plus clair et vif de l'ensemble des autres arbres. D'épaisses formations d'acomats francs, de balatas, de courbarils, d'acajou pays, de pains d'épices, de contrevents couronnaient les crêtes et les versants de leurs larges (et parfois gigantesques) houppiers en boules ou en dômes. Çà et là, notamment sur les crêtes et les pentes déclives, des populations parfois abondantes de divers palmiers autochtones se mêlaient aux arbres de première grandeur, ou même les dominaient, balançant au gré des caprices de l'alizé leurs palmes étroites et souples. À l'arrière de petites anses bleues et vertes, au débouché d'étroites vallées encaissées, s'avancant parfois jusqu'à la mer, d'énormes sabliers de plus d'un mètre de diamètre, dressaient vers le ciel leurs grands



fûts réguliers et hiératiques, telles les colonnes d'un vaste temple végétal, sombre, mystérieux et venu du fond des âges. Quelques rivières pérennes aux eaux claires et à débit abondant cascadaient des plus hauts mornes. Plusieurs sites se révélèrent propices à des installations permanentes et devinrent au cours du temps de nouveaux « villages » probablement plus ou moins limités en nombre d'occupants.

Au sud de ces derniers reliefs le paysage s'apaisait à nouveau. Les mornes, toujours présents, paraissaient peu élevés car beaucoup se cantonnaient dans l'arrière-pays. L'air devenait plus sec et plus limpide, le ciel et la lumière plus transparents. De vastes plages blanches et désertes, fréquentées par les seules tortues marines, les ciriques, les pluviers, les mouettes et le vol lent et plané des frégates se succédaient, surplombées par la lisière rapprochée et imposante de grands bois littoraux et intérieurs inviolés. Çà et là d'énormes arbres démantelés et déracinés, parfois à demi immergés, témoignaient de la violence d'anciens ouragans et de raz de marées dévastateurs. Plusieurs petites rivières alors plus ou moins pérennes, alimentées par les mornes de l'intérieur et les épaisses forêts qui les recouvraient à cette époque, débouchaient sur quelques unes des plages et anses du sud de l'île, et devaient permettre

beaucoup plus tard l'installation de nombreux sites amérindiens sur le littoral sud atlantique.

La curiosité et l'esprit d'exploration de l'homme n'ayant pas de limite, une fois parvenus à l'extrême sud de l'île, les Amérindiens d'alors entreprirent, à partir du cinquième siècle environ, l'occupation relativement dense de tout le littoral atlantique sud. Ce fut le dernier espace littoral quasi totalement vierge que découvrirent progressivement les Amérindiens de la Martinique.

En effet, ce littoral n'avait pratiquement jamais été occupé avant ces temps reculés. C'est donc dans un espace totalement vierge et sauvage que s'engagent les éclaireurs. Les conditions écologiques et bioclimatiques étaient totalement différentes de celles qui existent actuellement. Il est presque impossible d'imaginer aujourd'hui le paysage d'alors. Ils découvrirent sans doute un littoral inondé de lumière et splendide, vibrant de toutes les couleurs de la mer et du ciel tropical, prolongé par un arrière pays de forêts luxuriantes. C'était un ensemble de milieux d'une très grande variété et débordant de vie dans les eaux, le ciel et la terre. Une forêt primaire puissante couvrait tous les petits et grands mornes en arrière de la zone littorale. Les restes ligneux du site archéologique de Macabou révèlent que cette dernière était



de type quasi mésophile ou moyennement humide. Elle descendait, probablement sans perdre beaucoup de sa puissance, le long de plusieurs petites vallées étroites et confinées qui débouchent sur l'Atlantique. Beaucoup des rivières actuellement temporaires de ce secteur étaient certainement plus ou moins pérennes et pouvaient permettre des installations humaines durables, vraisemblablement limitées en nombre d'occupants.

Les éclaireurs navigateurs d'alors, poussant plus avant en direction du nord, longèrent la base de deux grandes presqu'îles (aujourd'hui presqu'île de la pointe La Rose et de la Caravelle), toutes les deux couvertes d'épaisses forêts de haute futaie dominées par les frondes en dômes ou en boules d'énormes acomats francs, d'imposants courbarils, d'antiques acajou-pays, de balatas plusieurs fois centenaires entre lesquels s'intercalaient de nombreux et très vieux bois d'Inde surplombant les populations de lataniers et probablement de gaïacs. Dépourvus de rivières, ces presqu'îles appaurent impropres à toute occupation humaine autre que temporaire. Elles pouvaient néanmoins être très favorables à la chasse et à la pêche.

Au-delà de la deuxième grande presqu'île, on retrouvait les tout premiers sites de la période initiale d'installation sur le nord-est de l'île. Le paysage et le climat changeaient rapidement. L'air avait fraîchi, l'atmosphère était devenue plus humide et un peu brumeuse. Une nappe nuageuse persistante se formait à l'avant des hautes montagnes et s'avancéait jusqu'au niveau du littoral et parfois au-delà. Des grains temporaires mais parfois violents gênaient l'avancée des pirogues. De grandes forêts pluviales au sein desquelles on pouvait distinguer les masses imposantes d'énormes

acomat-boucans, de magnolias ou de gom-miers blancs sans âge, descendaient jusqu'au niveau des basses collines. Dans les vallées des deux plus grandes rivières, la grande forêt humide s'avancéait pratiquement jusqu'à la mer. En amont, elle se perdait dans d'immenses grands bois sombres et sans nom, avant de s'effacer dans les brumes et les nuages permanents des montagnes. On avait rejoint le site initial de la rivière Capot où avait commencé l'aventure martiniquaise des Amérindiens de Jouanacaëra.



Rocher Leclerc/L'îlet Chancel



Caravelle, côte Atlantique







à la rencontre des éléments...  
Sans doute fut-il une époque, depuis longtemps  
révolue, où (en dehors des expéditions de guerre  
et de rapines) les hommes habitaient encore la  
terre avec patience et sérénité. Un temps où la  
lenteur concentrée et paisible des tâches, des  
heures et des jours, où le silence des espaces et  
des paysages, laissaient advenir à la conscience  
et au vécu de chacun toutes choses, y compris les  
humains eux-mêmes, dans une plus lumineuse  
et attentive présence...

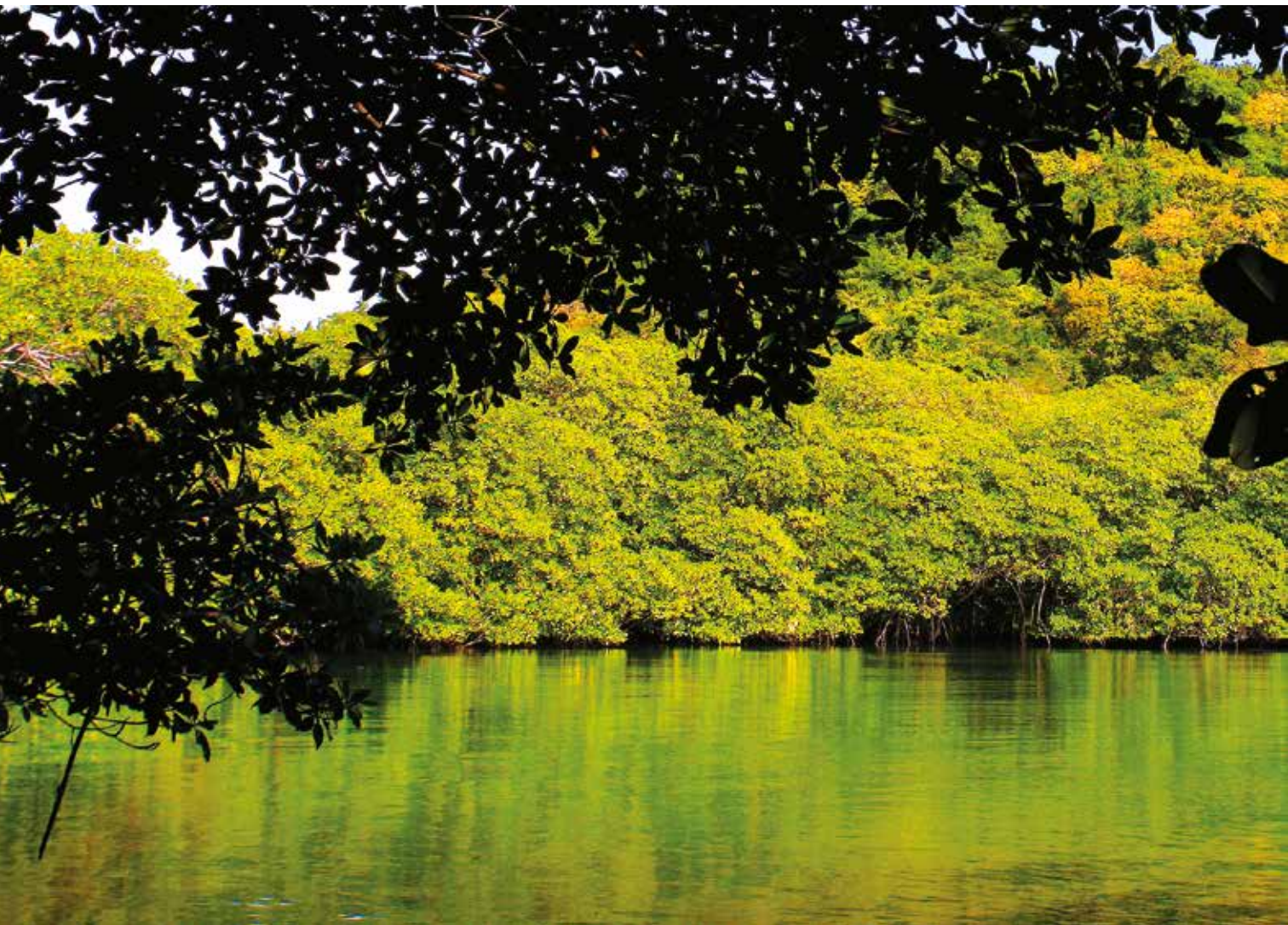
AP  
TIS  
DU





# PREN- SSAGE MONDE





### **PREMIÈRES INSTALLATIONS - PLAGES ET BOIS D'ARRIÈRE-PLAGE, MANGROVES, GRANDS BOIS INFÉRIEURS**

Les premiers arrivants installèrent peu à peu de petits habitats sédentaires dans les sites qui parurent les plus propices à la vie d'un petit groupe humain : présence d'une rivière aux eaux abondantes et pérennes, pentes riveraines un peu en hauteur pour se protéger des crues et assez larges pour accueillir le grand carbet et les cases individuelles ; faible éloignement de la mer, du littoral et de leurs ressources, proximité des plages sur lesquelles on pouvait héler les pirogues. L'activité de ces

petites populations amérindiennes, toutes concentrées sur une étroite frange littorale, laissa largement intacte quatre-vingt-dix pour cent au moins du milieu naturel de Jouana-caëra. Même dix-huit ou dix-neuf siècles après l'arrivée des Amérindiens, l'île donnait l'impression d'une terre encore presque entièrement vierge et partout couverte d'épaisses forêts. Telle elle apparut à l'Anonyme de Carpentras en 1619 : « le pays est tout montagneux et couvert de bois fort hauts et fort épais, qui s'avancent jusques sur le bord de la mer » ; « en tous temps les arbres y sont verts et n'y fait point d'hiver, mais toujours une même saison » ; « Le pays est si épais de bois





Trou Cochon, Vauclin/Vieux campêche

même des plages. D'épais bois littoraux sur sable occupaient les zones plates à l'arrière des anses, constitués d'antiques raisiniers bord de mer aux troncs souvent énormes et tortueux, de quelques imposants « poiriers » des Antilles, installés dans d'anciens chablis d'ouragans, ainsi que d'abondantes populations de galbas et mancenilliers. À ces dernières pouvaient s'ajouter des espèces arborées récoltées dans le passé par les anciens naturalistes, mais aujourd'hui disparues depuis longtemps de Martinique comme les bois noirs à enivrer et les bois d'argent. De petits arbres de sous-bois, zicaques, bois-ti-feuilles, merisiers divers, formaient localement des populations denses. Les mangroves, plus hautes qu'aujourd'hui car les mangles n'avaient jamais été exploitées, ceinturaient les culs de sac et les baies fermées, relayées sur les pentes et jusqu'aux lignes de crête par la puissante forêt mésophile primitive. Dans ces eaux calmes et vertes se reflétaient les feuillages d'antiques palétuviers.

partout, qu'on n'y peut presque entrer »... « c'est pourquoi nos Indiens ont recours, pour raccourcir leur chemin, d'aller par mer dans des bateaux » (*Un flibustier français dans la mer des Antilles*, 1618-1620). À partir de 1635 la transformation des paysages et écosystèmes de la région basse fut extrêmement rapide et brutale.

Les premières observations des découvreurs amérindiens portèrent d'abord essentiellement sur le milieu littoral immédiat. Il faut imaginer les grands bois descendant presque partout jusqu'à l'extrême limite des flots et dressant une barrière quasi impénétrable à l'arrière

L'activité et la vie ne pouvaient cependant se confiner exclusivement dans la zone littorale. Il fallait ouvrir dans les massifs forestiers encore intacts de petits abattis destinés à la culture du manioc et des patates douces, y rechercher et repérer les ressources végétales, (poteaux, branchages, palmes, calebasses, bois durs) indispensables à la construction des cases, à la fabrication des ustensiles de ménage, des arcs, des flèches et des nasses. Les côtes boisées tombant sur la mer (les « costières » comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle) et inclinées vers les villages, depuis toujours intactes, offraient de nombreuses ressources. C'était le royaume de la forêt primitive de la région inférieure où les plus grands arbres, acomats francs, balatas, contrevents, bois d'Inde, courbarils, pain d'épices, acajou-pays, pouvaient

communément atteindre de gros diamètres supérieurs à 80 cm, voire très au-delà et, dans les bas de pentes, les vallées et ravines plus humides, des hauteurs de 30 à 40 mètres. Sans avoir tout à fait la puissance et la majesté des grands bois hyper humides des montagnes de l'intérieur, cette forêt primitive imposait le respect. Sous une voûte haute de vingt à trente mètres selon les sites, régnait une pénombre profonde, traversée, les jours de grand soleil, de multiples éclats de lumière et d'innombrables transparences végétales. Dans cette semi obscurité, bleue et verte, ou dorée selon les heures, se devinaient les grands fûts colonnaires des vieux courbarils, les hauts et puissants contreforts aliformes brun-roux et tortueux des grands acomats francs, les troncs rectilignes et de fort diamètre, parcourus de profondes fissures longitudinales et souvent recouverts d'énormes lianes ligneuses, des balatas primitifs. Ici et là, la masse écrasante de fromagers isolés et sans âge, imposait à tout le sous bois, dominé par leur couvert, l'ombre épaisse de leurs frondes colossales. Par place, quelques énormes poiriers des Antilles, gigantesques figuiers maudits, vieux bois-mille-branches, à demi désarticulés par les siècles et les ouragans, ajoutaient quelque chose d'immémorial et en même temps mélancoliquement transitoire, à la solitude des lieux.

### **À LA RENCONTRE DES ÉLÉMENTS : EAUX, TERRES, ROCHES, SAISONS, LUMIÈRES**

Sans doute fut-il une époque, depuis longtemps révolue, où (en dehors des expéditions de guerre et de rapines) les hommes habitaient encore la terre avec patience et sérénité. Un temps où la lenteur concentrée et paisible des tâches, des heures et des jours, où le silence des espaces et des paysages laissaient advenir



à la conscience et au vécu de chacun toutes choses, y compris les humains eux-mêmes, dans une plus lumineuse et attentive présence.

Au sein de cette harmonie alors partagée entre les hommes eux-mêmes et la nature, la joie et le contentement vrais pouvaient naître, et libérer souvent une insoupçonnée douceur des êtres (l'étrange plainte du père Raymond Breton à propos des Amérindiens insulaires de la Dominique : « Quant à moi, je n'ai pas sujet de me plaindre de leur cruauté, au contraire je me plaindrais volontiers de leur douceur à mon égard » (Dictionnaire caraïbe-français).





Fait écho à cette remarque la profonde reconnaissance de l'Anonyme de Carpentras au sujet de son hôte : « de moi, je ne saurais taire les plaisirs que j'ai reçu d'eux », « le soin de ces bonnes gens était tel qu'ils se levaient trois ou quatre fois la nuit pour tâter le ventre de leur hôte pour juger s'il était encore petit ». Lorsque l'âme humaine vibre à l'unisson de l'essence intime des êtres et des choses, à l'unisson des forces intérieures et subtiles, source de leur vitalité interne et leur beauté manifestée, c'est alors à la plus pure et profonde beauté du monde et des êtres qu'elle se relie. L'inépuisable beauté du monde, pour les êtres encore en contact intime et quotidien avec la nature rayonne et vibre de partout, et d'abord des grands éléments naturels et cosmiques qui constituent le socle premier et la fondation indépassable de toute vie sur terre. Elle scintille dans l'éclat de l'océan tropical sous la lumière intense du plein midi, dans la transparence mobile des sources pures nées de mornes inviolés.

Elle surprend dans les cicatrices des paysages qui lacèrent de leurs traînées rouges et violettes le vert cru et dense de pitons trop abrupts ; dans la bigarrure de galets multicolores parsemant les grèves sauvages, dans les chromatismes imprévisibles de falaises tourmentées issues d'anciens volcans. Elle s'impose dans les métamorphoses des saisons et des lumières qui multiplient l'apparence des ciels et des nuages, des arbres et des forêts.

Si l'apparence des grands bois changeait peu au cours de l'année, du moins pour un regard distrait, en réalité les modifications étaient nombreuses, subtiles, ponctuelles et cependant éclatantes en dépit de leur présence souvent éphémères.

En début de saison sèche, en mars et avril, les poiriers-jaunes, jadis abondants et désormais absents des forêts naturelles, laissaient éclater la fulgurance solaire de leur floraison exubérante. À la même époque, les gaïacs, jadis





nombreux dans les régions sèches épanouissaient leurs fleurs bleu-violet dans la strate intermédiaire de la forêt primitive. Les mois de juin et juillet amenaient les premières grandes pluies et la floraison temporaire d'espèces de trouées naturelles : bois-savonnets aux abondantes grappes rose-violacé et parfois blanches ; bois-lézards, aux petites corolles d'un bleu azuré léger ; grands mombins, souvent énormes, déployant de larges panicules floraux blanc-verdâtre. Les mois suivants, les canopées ayant retrouvé leur vert-foncé dense et quasi immuable, la couleur, la surprise, la beauté et la diversité tropicale s'expriment principalement dans les sous-bois.

Les mois de juillet et d'août, de grands rideaux de pluie glissaient lentement le long des mornes chassés par les rafales sous les grains. C'est l'époque où dans les sous-bois parviennent à maturité les baies multico-

lores jaunes, vertes et rouges des merisiers, des bois-grillés, des cafés-bois. Sur la litière surgissaient, imprévisibles et éphémères, de nombreux petits champignons aux couleurs infiniment variées : rouge-sang, orangé, violet, rose-pâle et aux structures non moins surprenantes : en petits parapluies, en coupelle, en étoiles, en ramuscules, en œuf, en boule, en console ou sabot lignifié, tels les nombreux polypores. Parfois un ouragan dévaste le paysage, déferlant sur les zones côtières et les mornes avec une violence inouïe, brisant et dépeçant des arbres plusieurs fois centenaires, arrachant tordant et vrillant lianes et épiphytes, couchant et renversant des secteurs entiers de forêt littorale ou, sur les montagnes, de forêts de pente.





# EXPLORA- TION DU MONDE

Si l'essentiel des activités des Amérindiens de Jouanacaëra se déployait dans les zones basses et moyennes, ils n'ignoraient pas pour autant la région des hautes montagnes. Ils s'y rendaient en effet, pour sélectionner et évider sur place les plus gros gommiers blancs dont ils avaient besoin pour réaliser leurs pirogues,...

En ces lieux écartés du monde et plus proches des vents  
et du soleil, la nature semble déployer une puissance  
particulière d'invention et de séduction.

*Galerina/Mycena holoporphyra*/Champignon genre *Scutellinia*/Phasme morne Gardier/Palmistes des montagnes











Versant nord, piton Mitan, versant ouest du morne Sibérie, piton du Mont-Conil/versant sud, piton Marcel

## LES GRANDS BOIS DES MORNES ÉLEVÉS ET DES MONTAGNES

Si l'essentiel des activités des Amérindiens de Jouanacaëra se déployait dans les zones basses et moyennes, ils n'ignoraient pas pour autant la région des hautes montagnes. Ils s'y rendaient en effet, pour sélectionner et éviter sur place les plus gros gommiers blancs dont ils avaient besoin pour réaliser leurs pirogues, longues d'une vingtaine de mètres. L'Anonyme de Carpentras rapporte : « il y aura bien souvent cinq ou six lieues loin de là où ils partent ». En outre, ces régions de haute montagne leur servaient de refuge en cas de nécessité. Sans doute en cas d'attaque de tribu ennemie ou de sécheresses exceptionnelles. À cet effet, ils avaient de « petits jardins pleins de manioc et autres racines », comme aussi de « petites cabanes ». Vu la faiblesse de la population de l'île à l'époque (2000 à 3000 âmes), et la durée nécessaire à la construction des pirogues (pas loin d'un an), l'immensité de la forêt, l'impact sur les massifs était négligeable.

Encore aujourd'hui des secteurs assez vastes et relativement continus comme les versants nord du morne Macouba et du piton Marcel, le morne Sibérie tout entier, le pain de sucre

et les vallées et plateaux inaccessibles à son entour, le versant est du piton Mont-Conil, sont demeurés largement intacts. D'autres, autour des pitons du Carbet et du morne Jacob, ont gardé des surfaces importantes de forêts anciennes dont certaines sont restées proches de l'état primitif. Dans ces lieux retirés et presque totalement inaccessibles, le visage premier de Jouanacaëra survit non modifié au fond de vallées retirées, de vallons cachés, de plateaux entourés de ravines infranchissables, sur les pentes abruptes de pitons inabordables. Ici, plus besoin de reconstituer par l'imagination ou par les photographies de rares sites relictuels, la splendeur sauvage de ces milieux. Seule l'ampleur actuelle de la canopée et des plus grands arbres doit être un peu majorée lorsqu'on évoque la forêt primitive des grands bois très humides. En effet les essences les plus grandes et les plus longévives de ces secteurs, n'atteignent pas leur diamètre maximal (1,5 m et parfois plus) avant deux ou trois siècles et les conséquences des écrémages du passé, même ancien, dix-neuvième siècle par exemple, font encore sentir leurs effets aujourd'hui.





Sous une épaisse canopée haute parfois de quarante mètres, dans une atmosphère de vaste et mystérieuse cathédrale végétale baignée d'une pénombre verdâtre et bleutée, évoquant parfois des lumières de fonds marins, les géants de la forêt, gommiers blancs, châtaigniers, acomats-boucan, magnolias, pains-d'épices, corossols-grands-bois dressent leurs fûts puissants et élancés, le plus souvent réguliers, du moins dans les sites abrités des ouragans. Dans l'ambiance hyper humide et fréquemment pluvieuse de la grande forêt hygrophile, ces derniers sont rarement nus, le plus souvent enlacés par d'antiques lianes ligneuses, et des philodendrons ou des anthuriums grimpants, et souvent surchargés de nombreuses plantes épiphytes : ailes à mouches aux grandes feuilles pendantes et divisées par le milieu évoquant des ailes d'insecte ; ananas marron aux grosses inflorescences globuleuses rouge vif ou rouge orangé, lovées au cœur d'une rosette de feuilles d'un vert clair et souvent nuancé de jaune pâle ; mille-pattes : orchidée commune sur les troncs à gros diamètre de la forêt de pluie, sur lesquels elle applique ses longues tiges centrales à rangées de petites feuilles opposées, évoquant des pattes végétales. Dans la partie supérieure

des troncs, sur les branches hautes, au sommet des houppiers, la lumière abonde et favorise l'épanouissement de nombreuses autres lianes, souvent d'une grande beauté : patate-grands-bois aux belles fleurs d'un rose vif et lumineux ; jasmin-bois dont les longues corolles blanches en étoile jonchent assez souvent le sous-bois ; liane-trompettes aux énormes fleurs au corps obèse ou en cloche, jaune pâle et verdâtre ; patate-marron, sorte de gros liseron pourpre ou rouge foncé, aux feuilles en cœur énormes grimpant au sommet des grands dominants de la forêt. Parfois même, des arbres pseudo épiphytes, prenant leur assise sur telle grosse branche des houppiers des plus grands arbres et laissant retomber vers le sol des racines aériennes qui s'y ancreront, devenant elles-mêmes des arbres de taille respectable. Leurs plus hautes branches se mêlent à celles de leur hôte et finissent par les surcimer largement. Un phénomène spectaculaire d'arbres arc-boutés sur les « épaules » de géants de la forêt, assez commun chez le figuier à petites feuilles, l'aralie marron et le figuier-aralie.

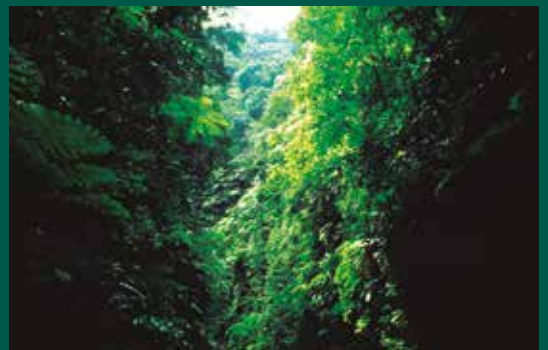
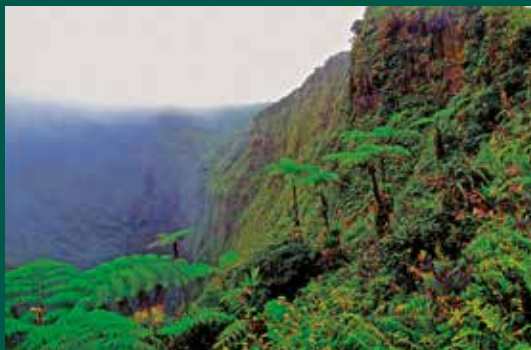
## LES FOURRÉS LIGNEUX DES HAUTS SOMMETS, LES FORÊTS DE BROUILLARD ET « PAYS PERDUS »

Au-delà de la limite altitudinale de la forêt hygrophile de haute futaie (vers 700-800 m d'altitude) commence le monde difficilement accessible des forêts de nuages, formations parfois majoritairement composée de populations denses de palmistes montagne, plus généralement de fourrés compacts de petits arbres tortueux, aux branches enchevêtrées et couvertes d'épais manchons de mousses, de lichens et de broméliacées. Dans ces espaces balayés en permanence par les brouillards et les brumes, battus par les vents et soumis à des averses quasi quotidiennes, les paysages n'ont guère changé, hormis ceux qui régnaient sur la partie sommitale de la montagne Pelée, et qui furent détruits en 1902 par l'éruption volcanique. Au-delà, loin derrière la portée des nuées ardentes, vers le piton Marcel et son versant nord, sur le pain de sucre et alentours, vers le piton Mont-Conil, résident les derniers secteurs totalement inviolés de Jouanacaëra. Ce sont ces « pays perdus » des anciens chroniqueurs, ces derniers espaces de rêve et de mystère, entrevus au-delà des ultimes traces, vers des fonds de vallée bleutés et sans nom, ou le long de vastes lignes de crêtes, depuis toujours dépourvues de passages et surplombant d'inaccessibles versants coupés de torrents abrupts et de multiples cascades grossies par les avalanches de l'hivernage. Les terres, pour que nous les chérissions, doivent aussi, comme les âmes humaines, posséder et sauvegarder leurs espaces de mystère, sans lesquels l'imagination se stérilise et le désir s'éteint. En ces lieux écartés du monde et plus proches des vents et du soleil, la nature semble déployer une puissance particulière d'invention et de séduction. Le flux constamment mouvant des brumes et des trouées d'azur dans le ciel, le déplacement silencieux des plages de

lumière glissant sur l'ombre des savanes d'altitude, recréent et effacent à chaque instant un paysage en perpétuelle mutation. Dans un air plus vif et plus léger, qui semble d'une plus grande transparence, l'exubérance multicolore de la flore antillaise de montagne revêt un éclat et une vivacité exceptionnels sous le passage des brèves éclaircies. Là commence le royaume coloré de la flore des hauts sommets volcaniques. C'est tout d'abord le domaine des crécrés, petits arbres bas et tortueux de la famille des Mélastomatacées, qui colonisent les nombreux petits chablis d'origines diverses de cette zone. On y rencontre le très commun crécré rose et jaune, aux boutons floraux et pétales d'un rose d'une délicatesse et d'une finesse extrême et subtile ; un autre crécré est plus abondant encore et plus spectaculaire : le crécré rouge ou bois-sang dont les boutons floraux et pétales, de structure similaire, vibrent d'un rouge intense et carminé ; de stature plus basse et plus ramassée, un troisième crécré, arbuste plutôt que petit arbre, le fuchsia-montagne, endémique des hauts sommets volcaniques de la Martinique, dissimule sous son feuillage et le long de ses branches basses nues, ses manchons de fleurs rose corail foncé. Vers 1000m le fourré ligneux lui-même devient discontinu. Quelques grands arbustes comme la gueule-de-loup-montagne occupent encore le terrain çà et là et cèdent la place à des formations herbacées altimontaines denses d'ananas-montagnes terrestres, aux grandes hampes florales supportant de nombreuses petites corolles jaunes au calice brun rougeâtre. À ces derniers se mêlent, mais en moindre abondance, l'ananas rouge-montagne, endémique strict de Martinique, aux grands épis denses et serrés de fleurs rouges vif.



# PAYS PERDUS





## COSMOS

Les espaces des Petites Antilles sont des lieux de paradoxes, à la fois enclos à l'intérieur de leur périmètre côtier et ouverts sur l'infini de leur horizon marin, et, souvent même, sur l'infini de leur espace intérieur secret ou méconnu. En ces terres, pas un point de vue, pas un lieu, ou presque, où le regard ne se perde vers l'infini de l'espace, surtout quand, le soir venant, le disque solaire rougissant au-dessus de l'océan, éclaire à l'horizon le sommet bourgeonnant des grands cumulus, tels les hautes cimes de lointaines sierras imaginaires. Mais en ces étendues insulaires le plus souvent montagneuses et au relief fortement accidenté, s'ajoute une sorte de démultiplication de l'espace intérieur par l'abondance de ses replis et recoins cachés : canyons profonds et quasi inaccessibles, vallées sauvages et désertées, crêtes impraticables, pitons et

montagnes abandonnées aux nuages et aux vents. Une limitation géographique certes, mais toujours simultanément adossée à une double infinité sensible à l'âme et à l'imagination, celle de l'espace marin et océanique et celle d'un espace intérieur caché qui demeure rebelle aux envahissements de l'homme et garde les secrets des espaces inviolés et des temps immémoriaux.

Au paradoxe de l'enclos simultanément projeté sur l'espace et le possible, s'ajoute celui d'une singularité géologique et géographique, par la force des choses, ressentie et replacée dans le grand bouillonnement des forces cosmiques et telluriques universelles : cyclones dévastateurs, éruptions cataclysmiques, séismes imprévisibles. Sans doute est-il peu d'endroits au monde, en dehors de ces îles antillaises, où



l'homme éprouve aussi pleinement l'intensité et la puissance cosmique de l'éclat solaire, celle des énergies volcaniques et océaniques, des grands phénomènes météorologiques, tempêtes et ouragans, peu de lieux où il ressent plus clairement l'extraordinaire profusion des croissances végétales et l'infinité créatrice et inventive des forces de vie. Peu d'endroits aussi où il vive aussi intensément la beauté du monde, dans la gloire de l'azur et du soleil de midi, dans les eaux vertes ou bleues des baies tranquilles, dans la courbe parfaite des anses lovées à l'ombre des grands bois verts, dans les grands nuages blancs sous la lune, charriés par l'alizé frais et limpide des nuits de janvier.

Assurément, recréer en nos âmes modernes un rapport à la nature fait de connivence profonde, d'intimité étroite, et d'empathie émotionnelle et sensible avec le vivant, pourrait très utilement contrecarrer la dématérialisation et la déshumanisation de nos existences actuelles hyper technicisées et hyper artificialisées.

Dans ce contexte global de déréalisation du sensible, nous oublions que les espaces premiers, surtout quand ils sont encore riches de leur immense beauté et biodiversité originelles, sont au sens le plus littéral du terme, nos propres et inaliénables fondations, à la fois biologiques, symboliques, et même spirituelles. Le vivant, dont l'homme oublie trop aisément qu'il n'en constitue qu'un élément parmi beaucoup d'autres, forme un tout et une trame indivisibles. En mutilant gravement cette unité, cette dimension fondatrice de sa propre humanité, c'est lui-même qu'il risque de détruire inéluctablement.

À travers l'évocation imagée de l'originelle Jouanacaëra, c'est toute la fabuleuse puissance et splendeur de sa végétation et de ses paysages forestiers primitifs qui s'est déployée devant nous. Ces derniers, cependant, n'ont

pas été à l'abri de catastrophes climatiques et écosystémiques majeures.

Entre 850 et 1000 environ, de notre ère, la population de Jouanacaëra avait diminué de 50%, à la suite de sécheresses gravissimes, et sans doute aussi de conflits sociaux et d'épidémies qui en furent les conséquences.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la remarquable carte de Moreau du Temple révèle qu'à cette époque, au moins 85 % des forêts primitives du sud de la Martinique avaient été défrichées à blanc entraînant un véritable effondrement écosystémique de cette partie de l'île qui avait été si riche.

Un désastre à peine imaginable quand on sait de source absolument sûre, grâce à l'Anonyme de Carpentras, qu'en 1620, l'île, dans sa partie sud, était encore couverte de grands bois épais et élevés, presque impénétrables ; que des animaux de toutes sortes aujourd'hui disparus : perroquets, aras, agoutis, grenouilles géantes, boas constrictors, lamantins, y étaient très nombreux ; que les rivières y coulaient encore et que les ressources vivrières des Amérindiens étaient multiples et abondantes.

Pour éviter le retour de catastrophes écologiques et humaines pires encore, car liées de nos jours à des dérèglement climatiques planétaires et non plus simplement régionaux, nous devons sans tarder restaurer et reconstituer nos écosystèmes forestiers partout où ils ont été abusivement détruits. Nous devons aussi, notamment dans les zones sèches, bloquer durablement toute déforestation de zones boisées encore en place, car l'effondrement écologique de ces zones et s'accroît même sous l'effet d'une bétonisation effrénée. Ainsi nous n'éliminerons pas définitivement les difficultés à venir inévitables, mais nous pourrons mieux les prévenir.



Jean-Pierre Fiard, vit et travaille en Martinique depuis 1967. Professeur de philosophie et ébloui par la splendeur de la nature tropicale, il a mené conjointement une carrière littéraire et scientifique. Il est auteur ou co-auteur de plusieurs publications techniques et rédacteur principal pour la botanique du dossier de classement au patrimoine mondial des volcans et forêts de la montagne Pelée et des pitons du nord de la Martinique. Persuadé que la protection de la nature doit passer par le savoir, mais aussi et surtout par le cœur, il s'est décidé à toucher un public plus large par l'image photographique en puisant dans le meilleur de ses nombreux clichés naturalistes.







Gravure ci-contre : Canot monoxyle utilisé par les Amérindiens des Grandes Antilles édité dans *La historia del mondo nuovo* de Girolamo Benzoni publié en 1565. Historical Picture Archive / Alamy Stock Photo

Fondation d'entreprise de GBH, la Fondation Clément mène des actions de mécénat en faveur des arts et du patrimoine culturel dans la Caraïbe. Elle soutient la création contemporaine avec l'organisation d'expositions à l'Habitation Clément et la constitution d'une collection d'œuvres représentatives de la création caribéenne des dernières décennies. Elle gère d'importantes collections documentaires réunissant des archives privées, une bibliothèque sur l'histoire de la Caraïbe et des fonds iconographiques. Elle publie aussi des ouvrages à caractère culturel et contribue à la protection du patrimoine créole avec la mise en valeur de l'architecture traditionnelle. Depuis 2019, la Fondation Clément gère le Mémorial de la catastrophe de 1902 – Musée Frank A. Perret dans le cadre d'une délégation de service public de la ville de Saint-Pierre (Martinique).



[www.fondation-clement.org](http://www.fondation-clement.org)